



A VENDRE — Les caveaux dont on voit ci-dessus la gravure. Ils sont en granit, au cimetière St-Louis No 3. Avenue de l'Explanade. Il en est qui ont une hauteur de 12 grande cercueils et d'autres de 6. Chacun est distinct des autres, et tous seront vendus séparément à des prix très réduits.

S'adresser à CHAS. A. ORLEANS, No 319 Rue Carondelet ou au Gardien.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans.
Département de l'Agriculture des Etats-Unis.
L'étage à 8 heures A.M.

Nouvelle-Orléans, 3 octobre 1908

STATIONS.

	Plein haut rivière pieds.	Lege pieds.	II-dernier pieds.	Changement dans les dernières 24 heures.
Fleuve Mississippi.				
Saint Paul.....	14	3.9	0.0	
Davenport.....	10	2.2	-0.2	
Saint Louis.....	32	4.0	-0.3	
Memphis.....	32	5.2	-0.1	
Helena.....	44	0.1	-0.2	
Vicksburg.....	41	5.4	-0.1	
Natchez.....	46	8.4	-0.1	
Red River Landing.....	35	4.7	0.0	
Baton Rouge.....	23	4.2	0.0	
Donaldsonville.....	9	4.7	0.0	
Nouvelle-Orléans.....	41	4.6	-0.1	
Rivière Atchafalaya.....	37	5.2	-0.1	
Simmesport.....	35	3.5	0.0	
Melville.....	18	5.4	-0.1	
Morgan City.....	21	7.0	*0.2	
Rivière Missouri.....				
Kansas City.....	30	5.5	-0.1	
Rivière Ohio.....	45	2.8	0.0	
Pittsburg.....	25	2.9	-0.4	
Cincinnati.....	35	1.5	-0.1	
Louisville.....	44	5.6	0.0	
Evanston.....	40	7.0	0.0	
Cairo.....	33	3.4	0.0	
Rivière Cumberland.....				
Nashville.....				
Rivière Tennessee.....				
Chatanooga.....				
Rivière Arkansas.....				
Fort Smith.....	22	6.0	-0.3	
Little Rock.....	23	5.6	-0.2	
Rivière Rouge.....				
Arthur City.....	27	7.6	-0.3	
Fulton.....	28	13.0	-0.3	
Shreveport.....	21	29	1.5	
Lake End.....				
Alexandria.....	32	3.6	-0.1	
Rivière Ouachita.....	20	39	5.5	-0.2
Camden.....				
Montroe.....				

Et très malicieusement :
— Le patron les accapare....

Il n'y en a que pour lui !

Speranza essayait de sourire, mais ce sourire manquait de sincérité.

M. Brécheux s'en aperçut.

Au moment de s'asseoir à cette table étincelante de lumières, convertie d'argenterie et de fleurs, il lui dit :

— Pourquoi soupirez vous ainsi ?

— J'ai en tant de chagrin...

— Nous vous les ferons oublier.

À dater de ce moment, elle partit débarrassée de ses préoccupations.

Elle se montra gracieuse, simple, très douce ; elle parla de ses voyages, vaguement, mais sans oser entendre qu'elle avait connu de très mauvais jours.

L'Allemand et l'Anglais s'accapponnent de leurs voitures, très excentrées l'une et l'autre, très fines, au courant de tous les mœurs et de tous les vices — pourquoi ne pas le dire ? — de la vie de Paris, rompus de vieilles date à toutes les roberies du modèle de sitiennes attristant les voyageurs du commerce mondial des robes et manteaux dans leurs pièges si irrésistiblement séduisantes.

Le dîner se passa joyeusement.

Les deux étrangers semblaient s'excuser pour les attractions de ce paradis de Mahomet autant que par l'excellence de la cuisine du chef de cette maison hospitalière. Et ce bourguignon ? C'est pour

et de l'abondance des vins qu'on leur servait :

— Château Yquem....

— Haut Brion....

— Chambord....

Tout l'armorial des grands vins de France y passait.

— Riesler extra dry....

— Tokay, pour les dames....

Et au dessert :

— Fine champagne 1845.

L'Allemand de mademoiselle Bérangère se comportait en boeur émérite, habitué à vider de larges coupes sans failler.

Sa taille, sa prestance indiquaient une capacité peu ordinaire.

L'Anglais d'Irma semblait moins résistant.

Son langage devait peu à peu moins intelligible. Il mêlait l'anglais et le français d'une une salade confuse, excitée par sa camarade qui comptait peut-être un défaut plus sérieux à la faveur d'une irrésistible qui ne serait pas celle de l'amour.

Speranza prétait une oreille attentive aux propos de son voisin M. Brécheux, qui essayait de la convaincre qu'elle aurait droit à toutes ses faveurs. À certaines conditions sur lesquelles il ne s'expliquait pas très clairement afin de ne pas l'égarer.

Et à chaque instant, il lui répondait :

— Buvez donc !... Il est délicieux ce bordeaux. Vous y tremblez.

— Mais je suis sûre que ce sera fort bon !

— Et puisque je n'ai pas le courage de choisir, si indécise que je suis vers lequel de vous

vous que je l'ai choisi.... Que vous êtes dédaigneuse !...

— Non.... J'ai été faible.... L'habitude me manque....

— On vous la donnera !.... Je prétends faire votre éducation....

— Vous avez été l'élu de l'Irma.... Vous ne refuserez pas d'être la mienne !.... Quand vous aurez le pied marin vous gagnerez cent pour cent....

Et tout bas :

— Vous ne pouvez pas savoir ce que vous valez ! Laissez-vous conduire....

On se leva de table.

L'Allemand était devenu écarlate : l'Anglais au contraire avait pâli.

Sur le signe du maître, Speranza prit la harpe.

Pendant une demi-heure elle égrène des perles devant les convives de M. Brécheux.

Elle joua avec une verve extraordinaire une foile de morceaux de son enfance, des valses, les passages les plus connus des opéras célèbres, des airs napolitains si caractéristiques et si entraînantes.

Lorsqu'elle acheta le dernier rôle à l'opéra qu'elle restait seule avec le patron.

Les deux couples étaient éloignés à la messe.

Sur quel signe ?

Où étaient-ils passés ?

Elle regarda de tous côtés.

Puis rien.

A continuer.

Feuilleton

— DE —

L'ABEILLE DE LA N. O.

Commence le 3 Juin 1908

LA

Beauté du Diable

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

JULES MARY

DEUXIÈME PARTIE

Le Lion Devenu Vieux

Suite.

— Et puisque je n'ai pas le courage de choisir, si indécise que je suis vers lequel de vous

deux, véritablement, se porte mon amour adieu, Laurent, adieu Michel, séparez-nous mes pauvres ames, et ne nous revoyons plus !

Il n'en eurent pas le temps de la retenir. Elle avait disparu et rentrait au moulin.

Le lendemain, chacun des deux lui faisait parvenir une lettre passionnée, dans laquelle il la suppliait de reprendre les habitudes de camaraderie d'autrefois.

Elle se garda bien de répondre. Elle n'ignorait pas que son silence plaidait pour elle et affolait encore plus les deux frères.

— Exigez donc de nous quelque chose d'impossible, avaient-ils dit....

Oui, c'est l'exigent, quand ils n'auront plus assez de force pour résister à ce qu'elle demandait.

Elle les voulait exaspérés et apurés. Pour les voir ainsi, elle n'avait plus rien à les attendre bien longtemps.

Elle n'enferma pendant quelques jours dans sa solitude. Elle les voyait rôder autour du moulin, mais elle ne se montra pas. Elle interrompit ses courses d'affaires et ses promenades.

Mais tous les matins, elle recevait deux lettres, brutes et passionnées quand elles étaient de Laurent, douces et tendres quand elles étaient de Michel, folles toujours, et de plus en plus.

— Laissez-la parler, frère. Il faut qu'elle s'exprime.

— Je vous ai dit que je me crois fort forte pour dédaigner

taient qu'à moitié dupes.

Un soupçon leur était venu, qu'ils avaient formulé ainsi :

— ... Elle se jette de nous, peut-être ?

Orainte et soupçon inutiles, d'ailleurs. Il était trop tard pour un retour en arrière. La passion ardente, redoutable, les mordait au cœur, aux sens plutôt. Et l'orgueil l'augmentait encore, l'orgueil de vanité, la joie de réaliser cette insaisissable créature.

Leur patience vint à bout de toutes les précautions qu'elle prenait pour ne plus se rencontrer avec eux. Ils vivent trop près de l'autre pour qu'aucune occasion ne se présente pas.

Elle se battait.

— Au fil de la nuit, cette fois, elle vint au devant d'eux.

Ils auraient voulu l'échapper de reproches. Ils n'en eurent pas le courage et se sentirent tout défaillants.

... J'ai bien réfléchi en ces derniers temps, leur dit-elle, et toutes les réflexions que j'ai faites ont rendu plus définitive ma résolution de rester éloignée de vous.... Cela vaient mieux, pour moi, et pour moi surtout.

— Expliquez-vous, Germaine, car je suis sûr que pas plus que moi, tu ne comprends, n'est-ce pas, Michel ?

— Laissez-la parler, frère. Il faut qu'elle s'exprime.

— Je vous ai dit que je me crois fort forte pour dédaigner

les médiancées ou les calomnies qui peuvent se donner contre sur mon compte. Il est une parole, pourtant, qui m'a causé une affliction profonde parce que cette parole est vraie et qu'elle résume la situation fausse où je suis vis-à-vis de vous.

— Cette parole, Germaine ?...

— ... Il l'a aimé, c'est possible.... On peut aimer, tout à la fois, et mépriser une femme.... Et il faut qu'il ne l'estime pas pour ne la pointe recevoir de Royaumont et pour qu'elle reste incomprise à leur mère....

— Ainsi, cela a été dit !

— Oui.... Je vous le jure.

— Et vous l'avez cru ?

— Non.... pourtant....

— Pourtant, cette parole, d'où elle soit tombée, est vraie....

Oui, nous savions où, depuis longtemps, vous prendre la main et vous conduire au château, et nous avions à notre mère, et lui dire : « Voilà celle que nous aimons tous les deux, sans qu'elle aime personne. »

— Mais elle fut au château, son air pudique, sa rougeur — car elle se battait en tamate, comme si au viol, et combattit sa fâcheuse force pour dédaigner

J.P. SCHAEFFER,

SUCCESEUR DE Mme J. DEJAN.

AMEUBLEMENTS

DE CHAMBRES À COUCHER, ET DE SALONS, BEAUX ET ORD